

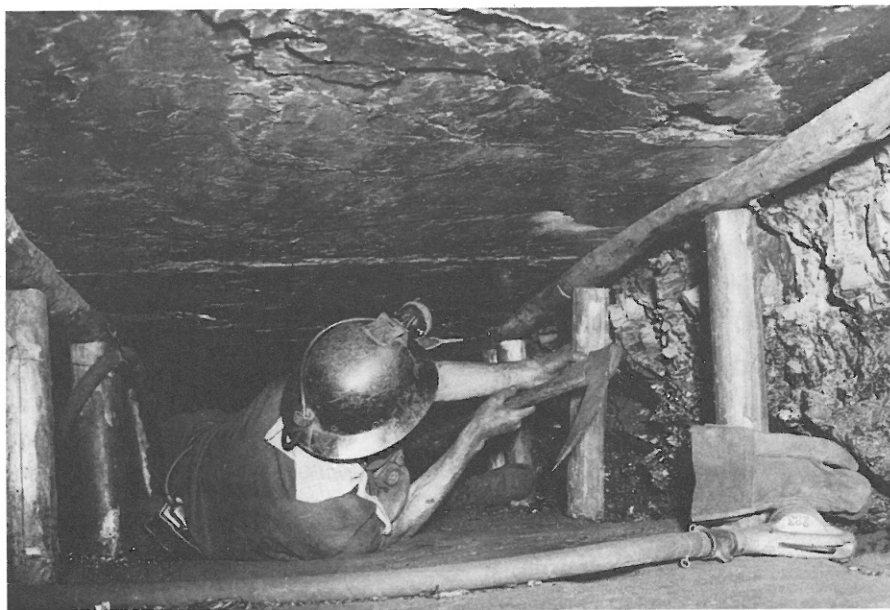
Un ouvrage exceptionnel sur nos charbonnages: Claude Gaier, Huit siècles de houillerie liégeoise.

Histoire des hommes et du charbon à Liège ⁽¹⁾

Il est rare qu'un livre destiné avant tout au public cultivé se contente non seulement de rafraîchir les souvenirs des spécialistes mais, qui plus est, leur apporte une manne de renseignements nouveaux. Tel est, parmi d'autres, un des grands mérites de l'ouvrage de Cl. Gaier.

Dans ce travail superbement illustré, il n'y a pas de longueurs et il y en a d'autant moins que la plume est toujours limpide. L'auteur ne recherche pas les effets de style, faciles dans ce genre d'étude, mais va directement à l'essentiel. Chez Cl. G., cette manière de pratiquer l'histoire a quelque chose de fascinant.

Un tel livre ne se résume pas aisément en quelques pages. Tâchons néanmoins d'en donner l'essentiel.



Boisage en taille. Coll. Wérister.

(1) Liège, Editions du Perron, 1988 - 260 pages, 2.490 FB.

La première partie, intitulée «Liège et la houille» (p. 17-36), montre, entre autres, comment, par suite de la découverte du charbon sur son territoire, la région liégeoise a joué un rôle primordial dans la diffusion de son emploi et dans l'étude de la géologie minière. L'industrie liégeoise du charbon passa longtemps, du moins en Europe continentale, pour unique en son genre puis, lorsque d'autres charbonniers se furent également développés, comme un modèle à suivre. Pour faire bref, en conclusion à cette première partie, on peut dire avec Cl. G. que «la mise à fruit du gisement houiller de Liège a duré huit siècles au cours desquels des techniques de plus en plus élaborées ont été développées et utilisées, des relations économiques se sont établies, des rapports sociaux se sont noués. Ainsi, la région liégeoise a connu une véritable civilisation minière qui, peu à peu, a largement déterminé son image et son facies» (p. 36).

Après avoir – si l'on peut dire – dressé tout en nuance la toile de fond de son sujet, Cl. G. envisage, dans une seconde et ample partie, «L'évolution des techniques d'exploitation» (p. 37-117), sujet ardu s'il en est et qui fait appel à pas mal de connaissances. Dans l'impossibilité matérielle de tout dire, nous énumérerons les points qui nous ont paru les plus importants.

En ce qui concerne le passage de l'artisanat à l'industrialisation, l'auteur rappelle que l'extraction charbonnière a commencé par de simples fosses rudimentaires souvent «profondées» à l'aveuglette. C'est ainsi que, dès le XIII^e siècle, les collines autour de Liège deviennent la proie d'un véritable pillage des ressources naturelles par des particuliers. Ce n'est qu'avec le XIX^e siècle – on le sait – que les charbonnages deviendront de très grands pourvoyeurs d'emplois et que le monopole qu'ils détiennent de la source d'énergie accentuera leur poids socio-économique.

Toujours dans cette seconde partie, Cl. G. s'intéresse plus spécialement au problème ingrat de l'accès au gisement (p. 41-52). Il faudra, en fait, attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour voir se généraliser la technique scientifique des sondages jointe à une bonne connaissance de la géologie. Autres aspects analysés avec précision ici, ceux du soutènement, de l'aérage des galeries, de l'éclairage et de l'exhaure. Une fois ces travaux préparatoires – qui ne se firent pas en un jour – terminés, on en vient à l'essentiel : produire du charbon. A ce propos, après une phase artisanale qui s'étendit du Moyen Age à l'Ancien Régime, au début du XX^e siècle, le travail du mineur va subir

une amélioration fondamentale avec l'arrivée des marteaux-piqueurs pneumatiques. Ils vont remplacer, en l'espace de vingt ans, le pic et la haveresse pour l'abattage du charbon. Entre-temps, d'autres moyens d'abattage, plus puissants encore, étaient apparus dans les mines. L'Angleterre et les Etats-Unis avaient, à cet égard, montré la voie dès la seconde moitié du XIX^e siècle en mettant au point des engins entièrement mécanisés capables de haver ou d'arracher la houille sur toute la longueur du front de taille.

Pour être exhaustif — à l'image de Cl. G. — il nous faudrait encore parler des problèmes de transport souterrain qui revêtaient, dans les mines, une importance capitale puisqu'il fallait, coûte que coûte, amener le charbon jusqu'à la surface; de l'extraction proprement dite, très bien expliquée par l'auteur; des transports et manutentions de surface qui s'opèrent au jour dans l'enceinte du charbonnage; des produits extraits qui doivent subir une préparation, voire une transformation qui les répartissent en diverses catégories marchandes. Tous ou du moins la plupart de ces problèmes, Cl. G., en parfait connaisseur de son sujet, n'hésite pas à les expliciter à partir du Moyen Age finissant ou de l'Ancien Régime.

La troisième partie du maître-livre de Cl. G. a pour titre: «La structure de l'industrie houillère et son évolution économique» (p. 119-153). L'auteur envisage successivement la structure de l'industrie minière liégeoise proprement dite, le processus de commercialisation, enfin les réussites ou les échecs de cette activité à la lumière de l'histoire économique générale.

Et tout d'abord, le régime juridique du sous-sol. L'ancien droit liégeois considérait le possesseur d'un bien foncier comme propriétaire du sous-sol correspondant. Un véritable code minier s'était élaboré de la sorte dans la principauté. Mais les choses vont changer radicalement avec la Révolution française qui décrète qu'il appartient à l'Etat de gérer ses ressources (lois du 28 juillet 1791 et du 21 avril 1810). Les effets du nouveau régime juridique furent considérables. Avant tout, celui-ci mit fin à la petite exploitation éphémère. En exigeant des moyens et des garanties de réussite, il privilégiait l'efficacité et favorisait indirectement le capitalisme industriel moderne.

Après avoir traité de l'organisation des entreprises, dont les établissements religieux, grands propriétaires fonciers, furent les premiers à exercer leur faculté d'extraire des houilles, et ce dès le XIII^e siècle, et après avoir rappelé que le bassin minier liégeois resta voué, à travers

toute son histoire, au système d'entreprise familiale où les banques n'intervenaient guère, Cl. G. se tourne ensuite vers la capacité de production des charbonnages liégeois. Il n'existe, à cet égard, aucune statistique avant le XIX^e siècle, En 1812, la plus grosse entreprise du bassin produit 50.000 tonnes annuellement. En 1879, Cockerill encore et Marihaye sont les seules entreprises liégeoises à dépasser les 300.000 tonnes par an. En 1898, Marihaye est en tête avec 458.000 tonnes. Au XX^e siècle, les gros charbonnages liégeois dépassent normalement les 400.000 tonnes par an. A titre de comparaison, pour la période entre 1954 et 1957, aucun charbonnage campinois ne produisait moins de 1.200.000 tonnes par an.

Et Cl. G. de terminer cette troisième partie par des explications très approfondies sur la commercialisation des produits: nature des produits, modes de commercialisation, transports, débouchés, concurrence. A épingler encore ici quelques pages bienvenues sur la rentabilité et la conjoncture de l'industrie houillère, qui dépendent, plus encore que les autres industries extractives ou manufacturières, d'un très grand nombre de variables dont beaucoup sont irréversibles.

Quatrième et dernière partie du livre de Cl. G.: «Le travail et le capital» (p. 155-216), avec au menu: la main-d'œuvre, l'évolution des conditions de travail, le mode de vie et la mentalité.

Concernant la main-d'œuvre et sa structure, on peut dire que les charbonnages furent parmi les plus gros pourvoyeurs d'emploi du monde industriel et ce, dès l'Ancien Régime. Selon un chroniqueur du XV^e siècle, on estime, qu'à cette époque, Liège et sa banlieue comptaient déjà quelque 2.500 personnes, hommes, femmes et enfants, occupés dans les mines. Il y en aura 6.578 en 1812, 13.791 en 1847, 19.387 en 1866, plus de 40.000 à la veille de la première guerre et à nouveau dans les années vingt. Puis, l'effectif régressa avec le déclin des houillères. Quant à la main-d'œuvre employée dans les charbonnages liégeois, elle fut pendant des siècles d'origine locale. Le métier de mineur se pratiquait de père en fils et une forte proportion des habitants de la périphérie de Liège s'y adonnait par tradition. Mais bientôt, un type de travailleur nouveau allait faire son apparition dans les houillères: les migrants. En effet, l'intensification de l'extraction charbonnière à l'époque de la révolution industrielle avait entraîné un phénomène, particulièrement dans le bassin liégeois, qui allait désormais faire partie des problèmes de son exploitation: la pénurie de main-d'œuvre locale. Dès les années 1830, le rythme des migrants s'accé-

lière. En 1876, il y avait dans le bassin liégeois 5,5 pour cent de mineurs d'origine germanique. Ce mouvement ne fit que s'amplifier après la première guerre mondiale. En 1939, les houillères liégeoises occupaient 22,4 pour cent d'étrangers. Au lendemain de la seconde guerre, ce fut l'immigration massive – comme on le sait – de travailleurs italiens. De 1946 à 1957, on estime qu'arrivèrent en Belgique 140.105 Italiens. De 1946 à 1949, quelque 16.000 ouvriers italiens étaient destinés au bassin liégeois. En 1947, il y avait dans les mines du bassin la moitié d'étrangers dont un tiers d'Italiens. En 1952, année record à cet égard, ceux-ci formaient les deux-tiers de la main-d'œuvre immigrée. Les Marocains, les Algériens, les Portugais et les Turcs composèrent également les principaux contingents à partir des années 1960 et jusqu'en 1974.

Après avoir fourni des chiffres très éclairants sur l'évolution salariale dans les mines liégeoises pratiquement du Moyen Age au XX^e siècle, Cl. G. s'intéresse aux conditions de travail, avec – pour commencer – la sécurité et l'hygiène des mines. Ce qui a marqué l'exploitation d'une flétrissure indélébile, ce sont les catastrophes collectives. Quantitativement, elles n'eurent heureusement pas, dans le bassin de Liège, la gravité des catastrophes survenues dans d'autres régions de



L'entrée principale de l'ancien charbonnage Colard de Cockerill (1984).

Belgique ou de l'étranger. Néanmoins, de 1821 à 1930, on a recensé 3.972 houilleurs tués dans les mines liégeoises. Outre la sécurité, l'hygiène des mines n'a pas cessé de susciter les plus vives préoccupations. L'hygiène générale des milieux ouvriers resta insuffisante, voire désastreuse, jusqu'au commencement du XX^e siècle. Les conditions de logement laissèrent, elles aussi, très longtemps à désirer et contribuèrent à la prolifération de fléaux comme le choléra et le typhus.

Cl. G., qui ne laisse décidément rien dans l'ombre, se penche ensuite sur quelques autres caractéristiques «minières»; la sécurité sociale du houilleur: il fallut attendre le début du XX^e siècle pour que s'élabore toute une législation visant à assurer la protection sociale des travailleurs, parmi lesquels les mineurs furent souvent à l'avant-garde des garanties obtenues; les conditions de logement: elles furent longtemps déplorables jusqu'au moment où, vers le milieu du XIX^e siècle, les responsables des charbonnages se décidèrent à créer des habitations ouvrières à bon marché; le mode de vie et la mentalité du mineur: pendant longtemps, le houilleur fut un paria, non seulement dans l'échelle sociale mais aussi par rapport au monde ouvrier. Généralement analphabète et frustré, du moins avant la première guerre mondiale, il vit à la limite de l'indigence. Ses grands ennemis sont les créanciers et surtout le cabaret, qui abrutit son homme et le saigne à blanc.

Quatrième chapitre de cette partie, les entrepreneurs. De toute ancienneté, les maîtres de fosses ont occupé à Liège un rang social considérable. Des dynasties de maîtres de fosses se créent dès les XV^e-XVI^e siècles. Plus tard, notables, banquiers, industriels issus de la métallurgie ou du textile, les nouveaux patrons charbonniers trouvent dans la région industrielle une dimension inédite pour leurs affaires. C'est le règne des «barons» du charbon qui commence. Ce sont aussi d'importants propriétaires fonciers. En fait, le monde charbonnier a toujours connu, à Liège, de fortes personnalités.

Et pour finir, CL. G. nous donne un aperçu très finement ciselé sur les relations capital-travail. Déjà à l'époque préindustrielle, les rapports de force classiques n'en existaient pas moins. Dans les fosses à houilles, tout spécialement, on ne reconnaissait au mineur aucun moyen de pression légale contre ses maîtres. La grève, selon l'ancien droit minier liégeois, était considérée comme un «acte arbitraire». Cependant, malgré l'interdit, la grève était bien l'arme dont usaient habituellement les mineurs pour manifester leur mécontentement. A partir du

milieu du XIX^e siècle et pour longtemps dans les mines, le climat social s'est considérablement dégradé. Finalement, à la crise profonde du monde ouvrier engendrée au siècle dernier, la réponse – pour Cl. G. – «ne put venir que des mouvements radicaux, d'inspiration socialiste finalement canalisés par le Parti Ouvrier Belge et les syndicats de son obédience, et partiellement, par la démocratie chrétienne, plus tard aussi, sous une forme plus radicale, par le parti communiste».

Nous voici arrivé au terme du résumé de la «somme» de Cl. G. : un résumé trop long diront les gens pressés; un résumé encore assez sommaire et forcément subjectif, dirons-nous, car nous avons dû nous astreindre à un tri, à une sélection. Le moment est venu maintenant de donner – très rapidement encore – notre avis sur le livre de Cl. G.



S'il fallait qualifier en quelques mots le beau travail de Cl. G., on pourrait dire : exhaustivité, érudition, précision et clarté.

L'exhaustivité se rencontre à plusieurs niveaux. A celui de l'enquête bibliographique, tout d'abord; celle-ci est des plus complètes puisqu'elle couvre 25 pages (p. 226-251) et est distribuée autour de quatre grands axes : les archives, les principales publications périodiques consultées, les ouvrages relatifs à l'industrie du charbon surtout dans le bassin de Liège et, enfin, les ouvrages concernant partiellement ou indirectement l'industrie charbonnière. Les troisième et quatrième parties de cette bibliographie sont évidemment, et de très loin, les mieux alimentées respectivement – pour autant que nos calculs soient exacts – 1.015 et 405 titres, des chiffres qui laissent rêveur et qui, à eux seuls, donnent un aperçu de l'effort fourni par Cl. G., qui a vraiment ratissé très large et dans tous les secteurs. On peut affirmer, sans grand risque d'erreur, que l'auteur a quasiment tout repéré et tout lu concernant son sujet.

Exhaustivité aussi au niveau du sujet lui-même. On ne se trompera pas de beaucoup en disant que Cl. G. envisage tout ou presque tout ce qui touche à la mine et aux mineurs. Pour ce faire, l'auteur a dû se transformer, selon les cas, tantôt en ingénieur des mines, tantôt en géologue, tantôt encore en juriste, en économiste, en médecin hygiéniste et – bien entendu – en mineur. Le tout avec une belle lucidité.

Ce qui saute tout d'abord aux yeux dès qu'on ouvre le livre de Cl. G. – dédié «à la gloire des mineurs du bassin de Liège» [p. 263], mais aussi à Zola, «qui a tout vu, tout compris et tout dit» (p. 7) – c'est une

très grande lucidité et une rigueur tout aussi grande. La vérité retrouve sans cesse ses droits. Ainsi, par exemple, dès la première page de son récit (p. 17), l'auteur fait justice d'une opinion aussi séduisante que dénuée de preuves – et qui pourtant se rencontre encore chez des historiens contemporains peu exigeants en matière de critique historique – selon laquelle le charbon aurait déjà été utilisé par les Eburons au temps de Jules César. Les textes des chroniqueurs sont pourtant là pour affirmer – notamment à Liège – que la découverte du charbon ne se situa qu'à la fin du XII^e siècle. En historien au faite de son érudition, Cl. G. redresse également certains stéréotypes, notamment la pseudo-indifférence des patrons charbonniers liégeois vis-à-vis de leurs ouvriers. A Liège, comme ailleurs, il y eut aussi de bons patrons à l'égard de leur personnel (p. 208).

Un autre point fort qui alimente le présent travail est que Cl. G. – qui n'improvise jamais – fait souvent appel, pour appuyer ses dires, aux personnes qui se sont intéressées au charbon, depuis – pour n'en citer que quelques-unes – Saint Albert le Grand et son traité de 1260 *De proprietatibus elementorum* (cité p. 19-20) jusqu'aux écrits rédigés par des savants qui firent – notamment au XVIII^e siècle – progresser la science minière en tentant d'en pénétrer les secrets: Mathias Guillaume de Louvrex et son célèbre *Recueil contenant les édits et règlements faits pour le pais et le comté de Looz* (1730); le physicien attiré de l'Empereur François 1^{er}, le lorrain Léopold Geneté, envoyé par son maître en mission d'information à Liège et qui prit force notes en 1744 et 1745 pour publier ses *Connaissances des veines de houillerie ou charbon de terre et leur exploitation dans la mine qui les contient*; toujours pour l'Ancien Régime finissant, Jean-François Morand, un médecin parisien qui séjourna à Liège de 1768 à 1776 et publia à Paris: *L'art d'exploiter les mines de charbon*, trois gros volumes in-folio, d'un total d'environ seize cents pages et dans lesquels le bassin de Liège y tient «une très large place» (p. 23). Inutile de dire que Cl. G. fait aussi référence à des auteurs qui font, ou ont fait, autorité à propos de points plus précis: par exemple, le français Jean Reynaud, descendu en 1843 dans une mine liégeoise et qui fut vraiment scandalisé par les conditions de travail des femmes (p. 156); P. Lepeintre qui décrit en 1827 la situation des enfants dans les fosses (p. 157); l'avocat liégeois bien connu Alfred Guillotte qui publia à Paris, en 1878, une série de nouvelles naturalistes dépeignant, entre autres, le milieu liégeois de la mine (p. 170). L'auteur cite aussi volontiers des personnalités scientifiques et intellectuelles, souvent des médecins et des hygiénistes, qui,

dès le XIX^e siècle, dénoncèrent la peu enviable condition des mineurs et s'efforcèrent d'y remédier par leurs écrits: ainsi, notamment, les docteurs H. Boëns-Boissiau (cfr p. 160, 166, 183, 191) et H. Kuborn (cfr p. 158, 161, 166, 191, 198).

Mais Cl. G. en dit plus encore. En «valeuroux Liégeois», il ne manque jamais une occasion de mentionner les découvertes, réalisations ou innovations «minières» dues à des Liégeois. Deux exemples parmi une pléiade: ce sont des Liégeois qui furent les premiers pourvus en Europe occidentale d'un appareil d'exhaure pratique d'origine anglaise (début du XVIII^e siècle) et qui contribuèrent à le diffuser dans les autres régions (p. 70). Différentes machines – entre autres d'exhaure et de transports souterrains – fonctionnèrent également pour la première fois, sur notre sol, à Liège, qui servit bien souvent de banc d'essais. Quant à la nouvelle bellefleur du puits d'aérage du charbonnage de l'Espérance à Montegnée, ce fut, sans doute, en 1912, le premier chevalement en béton armé d'Europe, sinon du monde. Mais il arrive à l'auteur de déplorer certaines situations. Il regrette, par exemple, la politique à courte vue, à la fin du XVIII^e siècle, des patrons miniers liégeois «qui manquèrent d'audace, et leurs desseins d'ampleur. C'était le règne du bas de laine, de la chicane et du confort douillet» (p. 124).

Un autre aspect de l'ouvrage exemplaire de Cl. G. est qu'il ne se contente pas de se «calfeutrer» prudemment et timidement dans la région liégeoise: nombre de faits et de données sont, en effet, comparés avec ce qui se passait dans les autres bassins miniers belges ou étrangers. Cela revient que «le Gaier» sera désormais indispensable à tous ceux – de plus en plus nombreux – qui s'occupent d'histoire des charbonnages. L'auteur, grâce à ses multiples lectures et à sa belle culture «industrielle», fait vraiment ici œuvre novatrice. Il met notamment en parallèle ce qui se passait, sur le plan technique, dans les mines liégeoises et leurs consœurs allemandes, françaises ou anglaises (v.g. p. 81-82, 83, 86, 104, 111, 112). a contrario – si l'on peut dire – il arrive aussi que ce soient des industriels liégeois qui furent à l'origine d'innovations techniques à l'étranger. N'est-ce pas un Jupillois, directeur de la «Welsche Koul» (= «la mine wallonne») en Allemagne, qui aurait introduit un nouveau système de guidonnage des puits? (p. 87).

Parlons chiffres maintenant. Dans un travail – s'étendant sur la longue durée – d'histoire industrielle et socio-économique, un des écueils majeurs à éviter est de fournir une kyrielle de chiffres, de

tableaux et de statistiques qui bien souvent, même s'ils sont utiles, risquent de nuire à la fluidité et à la clarté du texte. Cl. G. a pressenti cet écueil en ayant recours avec équilibre aux données chiffrées, sans pour autant négliger l'essentiel.

Les enquêtes orales ont également été employées à bon escient par Cl. G., qui n'oublie pas non plus qu'il a affaire dans ce domaine – huit ans après la fermeture du dernier puits liégeois (1980) – à des personnes qui, pour la plupart, ont atteint un âge avancé. Dans plus d'un cas, il lui arrive d'ailleurs de «redresser» certains souvenirs diffus. qui plus est, l'auteur a également pris en considération dans ses enquêtes orales de ne pas interroger les seuls ouvriers ou leurs fils – comme c'est trop souvent le cas en l'occurrence – mais aussi les ingénieurs et les «cadres», comme on dit aujourd'hui. Il a notamment questionné de très anciens ingénieurs des mines, qui lui firent part de leurs réactions indignées devant les gifles et les sévères brimades des maîtres mineurs à l'égard des simples ouvriers démunis de tout recours (p. 170).



**Un petit charbonnage au début de ce siècle : les Onhons (absorbés par Wérister).
Coll. Wérister.**

Mais Cl. G. pousse son enquête plus loin encore pour décrire la situation et – dans le cas présent – l'ambiance de la mine. Il se sert, à cet effet, de l'acquis des chansons, des contes et des pièces de

théâtre dites prolétariennes où le mineur tient souvent le haut du pavé. Très bien informé sur le folklore populaire, l'auteur fait un usage abondant et critique de toute cette documentation sociale, de la chanson, jadis très populaire, de Félix Chaumont (1872) narrant la jalousie de Baïtrix la botteresse furieuse de voir passer son amoureux au bras d'une rivale jusqu'à la dernière œuvre du grand musicien liégeois Eugène Ysaye qui se souviendra des mouvements sociaux de sa jeunesse en composant un drame lyrique *Piére li Houyeu* (= «Pierre le Houilleur») dont la création eut lieu au Théâtre Royal de Liège le 4 mars 1931, en passant par toute une brassée d'auteurs de pièces de théâtre et autres écrivains locaux souvent virulents, voire haineux. A ce propos, on dira avec Cl. G. que «la mine a suscité à Liège, essentiellement à la fin du XIX^e siècle et au début du suivant, une appréciable quantité de romans, chansons, poèmes et surtout pièces de théâtre, la plupart composées en wallon. Ces écrits s'adressaient surtout à un public proche de la fosse: reflet des conceptions, du tempérament, du comportement des houilleurs, ils nous éclairent aujourd'hui sur la mentalité de ce milieu si particulier» (p. 14).

Un dernier mot, enfin, sur la documentation iconographique. Cette documentation sur les charbonnages – liégeois et autres – est immense. Celle qui figure dans le livre de Cl. G. résulte d'un choix, toujours douloureux certes, mais efficace en ce qu'elle suit de très près le texte, en ce qu'elle «colle» véritablement aux lignes qu'elle illustre. Point de photos distribuées au hasard! Agencer de la sorte 294 cartes, plans, reproductions de peinture, objets des plus divers, coupes de veines de charbon, etc... n'était pas une sinécure, d'autant plus que l'auteur a dû, pour s'informer par l'image, dépouiller de très nombreux fonds classés ou non et avoir surtout recours à des documents émanant de particuliers ou d'instances officielles (cfr «Crédits photographiques», p. 252). Certes, la complexité et le volume de l'activité extractive aux époques récentes appelaient forcément une information par l'image plus abondante que celle des temps des «vieux hommes», mais même pour ces périodes plus anciennes, Cl. G. s'en tire tout à son avantage.

Bref, en un mot comme en cent, nous avons affaire ici à du grand Claude Gaier.

Jean-Pierre HENDRICKX